

d'avoine, surtout sur les sols très légers, et rarement plus qu'il n'en faut pour nos chevaux.

Comparez la culture du blé en Angleterre et celle qu'on en fait en Ecosse. Les chiffres que je cite vont probablement surprendre plusieurs de mes lecteurs qui ne semblent pas comprendre que rien n'est plus contraire à leurs véritables intérêts que de cultiver certaines récoltes que leurs terres ne sont pas aptes à produire, tandis qu'ils peuvent échanger leurs propres produits contre des produits importés. Les comtés de Norfolk et de Suffolk cultivent à peine un peu d'avoine, les cultivateurs y achètent de l'avoine de Russie. Mais, par contre, ces comtés cultivent en blé et en orge 267,000 acres de plus que ne le fait toute l'Ecosse, et il y a quelques années, le seul comté de Norfolk a produit 1,290,373 minots de blé de plus que tout le pays situé au nord de la Tweed.

Mais, malgré tout, ces inconvénients naturels, qui viennent du sol et du climat sont, ou peuvent être modifiés, dans leurs résultats par la culture, et c'est pour cela que nous travaillons à rendre la culture de l'avoine dans cette province une opération plus fructueuse et plus couronnée de succès qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

Les meilleurs terrains à avoine sont les sols d'alluvion qui constituent les parties basses des vallées, les "intervalles" comme on les appelle dans les Cantons de l'Est. Certaines variétés de sols granitiques très riches conviennent aussi à cette culture. En règle générale, on peut dire que lorsqu'un terrain a été formé par de l'alluvion provenant de rochers ou de couches qui ne sont pas caractérisés par la présence d'une trop grande quantité de matière alumineuse ou argileuse, c'est un sol qui, s'il est drainé et en bonne condition, produira d'excellentes récoltes des meilleures variétés d'avoine. La plus belle récolte que j'ai jamais vue a été récoltée sur cette espèce de sol. Sur le bord de la mer, près de Brighton, sur un sol aussi plat qu'une crêpe et formé des détritiques des collines crayeuses des South-Downs, mon ami, William Rigden, a récolté 140 minots d'avoine blanche de Tartarie par acre: la pièce avait 11 acres d'étendue! J'ai une fois récolté 108 minots à l'acre, mais ça ne compte pas, vu que c'était sur l'emplacement d'un vieux jardin. M. Clare Sewell Read, dans son rapport des "Améliorations récentes dans la culture de Norfolk" (1858), mentionne un champ de 46 acres, propriété de M. Hudson, de Castle Acre, qui, en 1856, donna le grand rendement de 120 minots par acre! Le mode de culture sur cette pièce de terre est digne de mention: récolte antérieure, du blé; peu après la moisson, on enleva à la fourche le p.u de chiendent qui se trouvait dans le chaume; pendant l'hiver, on jeta sur le terrain des têtes de navets, etc., pour les brebis qu'on parquait ailleurs pendant la nuit, et en février, 2,000 moutons furent régulièrement parqués sur le champ, mangeant sur chaque acre 5 tonnes de mangels, et $\frac{1}{2}$ lb. de tourteau de lin par jour, chacun. On laboura ensuite le terrain, on sema 2 quintaux de guano (il en faudrait maintenant 3 vu sa mauvaise qualité) par acre sur la partie la plus pauvre du champ, on ensemena au semoir mécanique avec de l'avoine blanche de Tartarie en mars, et ensuite on appliqua à la surface un quintal de nitrate de soude et 2 quintaux de sel commun. On eut pour résultat la plus uniforme et la plus merveilleuse récolte de grain qui se fût jamais vue dans Norfolk. L'année suivante, ce champ produisit la meilleure récolte de navets de Suède du comté et l'orge qui y fut cultivée ensuite, donnait, au moment où M. Read écrivait, des signes d'une croissance extraordinaire. Voilà la perfection de la culture; faire produire à la terre une si bonne et si profitable récolte et la maintenir en outre libre de mauvaises herbes et croissante en fertilité.

Sur les sols argileux des rives du St.-Laurent, de Montréal

en descendant vers la mer, la culture de l'avoine semble très précaire, et le rendement dépend beaucoup de l'époque de l'ensemencement. Lorsque le sol a été bien ameubli par la gelée, que le temps des semences a été sec, l'été, surtout le mois de juillet et le commencement d'août, pas trop chaud, on peut obtenir sur ces terrains de bonnes récoltes d'avoine. Je ne veux pas dire qu'on y fait généralement de belles récoltes, car cela ne serait pas vrai, la culture de ces terrains étant généralement aussi mal faite que possible. Les planches étroites sont peut-être nécessaires pour égoutter la surface, la culture des racines et des fourrages verts peut être difficile à entreprendre, mais rien ne peut faire excuser l'infâme manière de labourer, le hersage négligé, et l'absence absolue du rouleau, tous défauts qu'on observe continuellement dans tous ces districts.

On remarque que l'avoine réussit mieux sur les terres argileuses après une récolte de trèfle ou d'autre fourrage, et plus le fourrage est fort, meilleure est la récolte de grain. Les racines des herbes aident beaucoup, sans aucun doute, à ouvrir le sol et à le rendre plus friable et moins apte à se durcir autour des tendres racines de plant d'avoine. Mais, partout où l'on a cultivé des pommes de terre sur ces sols pesants, et où le labour et le travail général de la terre ont été bien faits, je préférerais semer de l'orge, à moins que l'expérience du passé n'ait prouvé que le sol ne convient pas à la culture de cette plante. Les graines fourragères, aussi, prennent généralement mieux semées avec de l'orge qu'avec tout autre céréale, pour quoi? je n'ai jamais pu le comprendre. Certains terrains argileux en Angleterre donnent de l'orge de première classe pour la bière, mais le sous-sol y est formé de craie; l'orge *chevalier* y réussit d'une singulière manière, et les grandes maisons d'Essex, de Cambridge et d'Hertford la préfèrent à toute autre; tandis que, cultivée sur nos argiles de Kent, l'orge est absolument impropre à la fabrication de la bière. Pour ce qui est de l'orge pour la moulée, comme nourriture pour les cochons, le bas prix du blé d'inde en rend la culture inutile, à moins qu'on ne s'occupe pas de la dépense, car aucun porc ne saurait être comparé à un cochon de quatre mois de bonne race, — Berkshire ou Suffolk — nourri avec rien autre chose que de la moulée d'orge et du lait écrémé depuis le moment du sevrage. Et, par parenthèse, pour ce qui est du sevrage des cochons, nous avons une curieuse manière de le pratiquer. En supposant qu'une truie ait neuf cochons, nous en sevrerons trois à l'âge de six semaines, et nous les nourrissons modérément jusqu'à ce qu'on les mette à l'engrais, avec de la moulée d'orge d'abord, puis avec des pois pendant les dernières trois semaines, pour terminer l'engraissement, afin d'en faire du *bacon*. Les trois autres sont laissés avec la truie une ou deux autres semaines, et sont destinés à faire du porc salé. Les autres ne sont sevrés qu'à neuf semaines, sont mis ensuite au régime de la moulée d'orge, du petit lait ou lait écrémé, et sont envoyés à Londres pesant de 50 à 60 lbs. chacun. Un cochon bien tenu d'après ce système, pesant environ 50 lbs., et n'étant ni trop gras ni trop maigre, vaut toujours le plus haut prix du marché; et, ce marché est très difficile à satisfaire, mais en même temps, il est le plus profitable de tous une fois qu'on arrive à le satisfaire.

Mais il nous faut reprendre notre sujet. Il y a plusieurs espèces de sols marécageux sur lesquels l'avoine refuse de croître, surtout ceux qui reposent sur un sous-sol de sable, d'argile et d'oxyde de fer, mêlés et durcis ensemble par les infiltrations de la surface, et connus sous le nom de *hard pan* (sous-sol imperméable). Le blé et l'orge peuvent être cultivés avec assez de succès sur de tels terrains, mais c'est peine et profit perdus que d'y cultiver l'avoine. L'application de la chaux serait sans doute très utile sur ces sols et le drainage leur est indispensable; mais avec la chaux à 40 cts. le